

Un rapport interne au CNPF préconise une réforme radicale de l'organisation patronale

Un des vice-présidents de la confédération, Georges Drouin, propose l'adhésion directe des entreprises

Un rapport confidentiel, coordonné par Georges Drouin, un des nombreux vice-présidents du CNPF, et daté de décembre 1996, dresse un état

sans complaisance du patronat français au sens large : CNPF, CGPME, Assemblée des chambres françaises de commerce et d'industrie (ACFCI),

chambres de commerce et d'industrie (CCI), clubs et mouvements de pensée. Le rapport préconise une série de réformes radicales.

UNE PETITE BOMBE. S'inscrivant dans le cadre de la « mission développement et évolution de l'organisation patronale », confiée par Jean Gandois à Victor Scherrer, le rapport de Georges Drouin, qui circule au sein des grandes fédérations professionnelles, provoque déjà des remous en interne. Il y a trois mois, lors de son assemblée générale annuelle, le président du CNPF avait affirmé sa volonté de rénovation, en plaçant deux de ses fidèles à des postes-clés : Didier Pineau-Valencienne à la tête de la commission sociale et Francis Mer à celle de la commission internationale (Le Monde du 17 décembre 1996).

Le rapport Drouin se livre d'abord à une sévère autocritique de l'organisation patronale française (OPF), mais les flèches les plus vives concernent le CNPF lui-même. Le CNPF souffre à la fois d'une crise de légitimité et de représentativité qui entraîne une dé-mobilisation de ses adhérents. « Certains vont même jusqu'à déclarer, écrit le rapport, qu'il ne représente aujourd'hui, ni les entreprises, ni les patrons, ni les propriétaires, ni les actionnaires. »

Les deux « axes de rénovation » majeurs, proposés dans une annexe au rapport, concernent le cœur de l'architecture patronale ainsi que son engagement dans le partenariat. Le texte préconise ainsi « un système équilibré d'adhésion directe » des entreprises, qui mettrait à mal le système actuel d'adhésions en cascade qui impose le passage obligé par une fédération professionnelle ou une union patronale locale interprofessionnelle. Il s'agit d'abord de lutter contre la désaffection grandissante des grands

groupes : « Le CNPF, de par sa nature confédérale, est composé de structures-relais dans lesquelles un certain nombre de grands groupes et holdings ne sont pas représentés, même si leurs filiales adhèrent généralement aux fédérations qui composent le CNPF », note le texte. Mais aussi celle des dirigeants de PME : « Ces derniers ne se sentent pas représentés par le CNPF, alors que leurs entreprises adhèrent elles-mêmes aux fédérations et aux unions

bying direct des fédérations patronales les plus importantes, comme l'Union des industries métallurgiques et minières (UIMM), tout en s'assurant « d'une assiette de ressources » plus large, « au-delà des professions ».

Le rapport définit également les champs d'action prioritaires du CNPF, en souhaitant les « recentrer » et les « simplifier ». Au CNPF de développer une approche globale de l'entreprise et, dans cette

Haro sur « le chantage à la cotisation »

Le rapport de Georges Drouin, un des vice-présidents du CNPF, juge préjudiciable de faire peser le financement du CNPF sur les seules organisations représentatives des métiers. Le rapport précise que les fédérations professionnelles participent à plus de 90 % au financement du CNPF, tandis que l'entreprise ne contribue directement qu'à hauteur de 6 % du budget et que l'apport des dirigeants, à travers les clubs et les mouvements de pensée, est très faible. « Trop souvent, note le rapport, le chantage à la cotisation est une arme de défense conservatrice exercée à l'encontre de l'OPF (organisation patronale) et particulièrement au niveau confédéral. Le principe du « Qui paie décide » peut avoir des conséquences néfastes sur la conduite de la mission collective. » Jean Gandois souhaite un CNPF à la hauteur de ses ambitions. Le rapport note que le budget de l'organisation - 115 millions de francs - est « l'un des plus limités parmi les patronats européens de taille comparable à la France ».

patronales. L'objectif est aussi de procéder à un rééquilibrage des pouvoirs au sein du CNPF.

Alors que ce dernier a pour vocation de représenter les trois composantes du « patronat » - l'entreprise, les métiers, les dirigeants -, le rapport se demande s'il est « possible de continuer à faire peser le financement sur les seules organisations représentatives des métiers » (lire ci-contre). En prénotant l'adhésion directe des entreprises, le rapport vise à affaiblir le lob-

bying direct des fédérations patronales les plus importantes, comme l'Union des industries métallurgiques et minières (UIMM), tout en s'assurant « d'une assiette de ressources » plus large, « au-delà des professions ».

« Il est temps, poursuit le rapport, de se libérer de certains engagements, dont nous sommes prisonniers, de certains engagements, qui nous donnent une position de co-gés-

tionnaire d'un régime dont les coûts sociaux sont parmi les plus élevés du monde. Le CNPF doit-il, par ailleurs, rester la dupe d'un certain paritarisme de façade dans lequel l'Etat a pris une place prépondérante ? » Le texte préconise une remise à plat des relations du CNPF avec l'Etat et les syndicats. Cette nouvelle politique doit conduire à « oser un désengagement sélectif de la gestion paritaire des systèmes de protection sociale » et « à mieux gérer son pouvoir de signature ».

UN « GUIDE »

Le rapport invite aussi le CNPF à développer « sa capacité d'expertise » au service des entreprises et à consolider la position de ces dernières face à l'internationalisation des économies et la globalisation des échanges. Deux priorités sont ainsi proposées : faciliter l'accès des entreprises, et en particulier des PME, aux marchés internationaux, et participer à l'élaboration des réglementations internationales et européennes. La mission de lobbying du CNPF est clairement reconnue. Le CNPF a, selon le rapport, à « exercer un leadership d'influence moderne, vers l'opinion publique, les pouvoirs publics et l'ensemble des partenaires des entreprises ».

Son rôle serait alors d'être à la fois un « guide », un « conseil » et un « moteur ». Pour éliminer le flou véhiculé par le terme « patronat », un changement de nom du CNPF (Conseil national du patronat français), rebaptisé CEF (Conseil des entreprises françaises), est d'ailleurs suggéré.

Marie-Béatrice Baudet et Alain Beauvillier

La police mise en cause à Marseille après une manifestation anti-FN

AU LENDEMAIN D'UNE MANIFESTATION organisée à Marseille contre un meeting du Front national, onze jeunes gens ont comparu, mercredi 12 mars, au terme de leur garde à vue, devant le tribunal correctionnel, pour violences à agents de la force publique. Jugés selon la procédure de comparution immédiate, trois d'entre eux ont été condamnés à une peine de trois mois d'emprisonnement avec sursis et 1 500 francs d'amende. Les huit autres ont été remis en liberté en attendant d'être jugés en mai, comme l'a demandé le procureur de la République, à la recherche d'un apaisement.

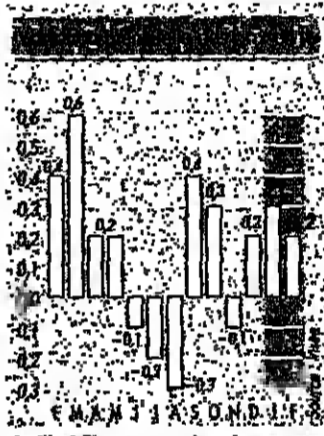
Les organisateurs de la manifestation, qui réclamaient la relaxe des jeunes gens interpellés, estiment que la faute des incidents revient à la police, qui a « utilisé des grenades à tir tendu, sans sommation ni négociation », laissé « reprendre la circulation pendant les charges » et frappé « certains manifestants, en particulier des jeunes ». Ils appellent à un rassemblement devant la préfecture des Bouches-du-Rhône vendredi, et demandent un entretien au préfet. Gilles Fonlupt, photographe de Gamma, qui a été blessé et dont les appareils ont été détruits volontairement, affirme que ce sont les BAC (brigades anti-criminalité) qui l'ont agressé. Il devait porter plainte jeudi. (Corresp.)

DÉPÊCHE

■ LA RÉUNION : le ministre délégué à l'outre-mer, Jean-Jacques de Peretti, a lancé un appel « à tous les Réunionnais pour qu'ils s'impliquent dans un dialogue serein et constructif sur une réforme économique créatrice d'emplois », mercredi 12 mars, dans un communiqué. Il a précisé que ses projets concernent le mode de rémunération des fonctionnaires « ne sont que des propositions ».

Les prix ont progressé de 0,2 % en février

LES PRIX À LA CONSOMMATION ont accusé une hausse de 0,2 % en février, après 0,3 % en janvier, selon les résultats provisoires publiés jeudi 13 mars par l'Insee. En glissement sur un an, l'inflation retombe à un niveau exceptionnellement bas : 1,6 %. Cette légère hausse de février recouvre des évolutions contradictoires. D'abord, les prix de l'alimentation ont baissé de 0,8 %, du fait d'un repli des produits frais. En revanche, malgré une nouvelle baisse des prix des automobiles, les prix des produits manufacturés du secteur privé ont enregistré une hausse sensible (0,9 %) à cause de la fin des soldes. En un seul mois, les prix de l'habillement et des chaussures ont ainsi augmenté de 3,8 %. Mais sur un an, les prix des produits manufacturés, qui ont été les plus affectés au cours de la période récente, par les tensions déflationnistes, ont à peine progressé (+ 0,5 %).



PORTES OUVERTES RENAULT

Du 13 au 17 mars, il n'y a pas mieux pour aller bien.

Affaires de cœur, affaires de choix.

Cigale et fourmi ? Rien n'est plus simple, il suffit de regarder les offres exceptionnelles que vous propose le Réseau Renault durant les Portes Ouvertes. Vous serez enfin très économe, mais vous chère tout l'été.

Capital Reprise jusqu'à 10 000 f

Crédit 3,90% sur 12 mois

jusqu'à 15 000 f d'économie

Grand Jeu Renault de la Twingo Air

24 Twingo Air et 200 000 Polos Twingo à gagner

Prendre-vous chez votre concessionnaire ou agent Renault et choisir pour une heure gagnant de l'un des 24 Twingo Air ou de l'un des 200 000 Polos Twingo en jouant au Grand Jeu National Renault.

DANS LE RÉSEAU RENAULT

Concessionnaires et Agents participent à l'opération

Les objecteurs de conscience dénoncent l'étranglement financier provoqué par l'Etat

Depuis janvier, les organismes leur offrant une affectation ne sont plus remboursés

Le Mouvement des objecteurs de conscience et la coordination des associations et organismes qui les accueillent ont annoncé une journée

d'action nationale, lundi 17 mars, pour protester contre la diminution des crédits budgétaires. Depuis le début de l'année, le ministère des

affaires sociales ne rembourse plus aux associations les 1700 francs d'indemnités mensuelles versées aux objecteurs en sus de leur solde.

DEPUIS qu'il a renoncé à trouver une affectation, Simon a toutes ses journées devant lui. Il se lève tard, fait un peu d'escalade, tourne en rond. « Il est totalement désœuvré, soupire sa mère, et c'est pire que s'il était au chômage. » Incorporé le 15 janvier comme objeteur de conscience, Simon devrait être en train d'effectuer son service au sein d'une association, d'un établissement public, d'une collectivité locale ou d'une administration. Mais il n'a trouvé aucun organisme d'accueil, malgré des semaines de recherches aux frais de ses parents, habitants de Vallégrenes, un village gardois.

C'est « pour acquiescer une formation par un autre biais que les études » que Simon, vingt-deux ans, avait opté pour l'objection de conscience, après une année d'études en architecture. Le « point d'appui informatique » de l'Association des paralysés de France (APF), à Montpellier, devait le prendre à son service. En janvier, l'association lui a finalement annoncé qu'elle ne pouvait lui offrir de poste, faute de moyens financiers. Pendant des semaines, le jeune homme a cherché un autre point de chute. En vain. « Partout on me dit qu'il y a un problème budgétaire », dit-il.

Le « problème » est simple. Depuis le début de l'année, les organismes accueillant des objecteurs ne sont plus remboursés par l'Etat des 1700 francs d'indemnités mensuelles que les jeunes gens reçoivent en plus de leur solde (soit, au total, environ 2200 francs). Bon nombre d'associations ont donc renoncé à leurs services. Au niveau national, l'APF comptait jusqu'à présent une bonne cen-

taine d'objecteurs en poste. Lors de l'incorporation de janvier, elle n'en a accueilli que trois, contre quinze en janvier 1996. « L'association, qui est une de celles qui en ont accueilli le plus ces dernières années, a décidé de ne prendre aucun objeteur à compter de l'incorporation de mars », affirme Anne Cousin, adjointe à la direction des relations sociales. On n'est pas à même de prendre en charge les 1700 francs.

Le cas de Simon n'est donc pas isolé. Sur les 1503 objecteurs incorporés au 15 janvier, un quart n'avaient pas trouvé d'affectation début mars, se retrouvant sans couverture sociale. « Certaines

biologie et de protester contre la réduction du budget alloué au service civil des objecteurs de conscience. Un budget passé de 300 millions de francs en 1996 à 201,6 millions de francs en 1997.

Le ministère des affaires sociales, dont dépend cette forme de service civil, semble avoir prématurément anticipé la fin du service militaire. La situation « n'est pas satisfaisante », reconnaît-on au cabinet du ministre de la défense, mais elle découle d'une « décision prise dans un cadre strictement budgétaire ». Ce qui n'empêche pas le ministère des affaires sociales de justifier les nouvelles dispositions « a posteriori » : « La mise à

à résorber le nombre de non-affectés. Mais le Mouvement des objecteurs de conscience redoute que les affectations soient à l'avenir des placements d'office au sein des administrations. Aussi demande-t-il « la libération anticipée des objecteurs sans poste ». Une démarche sans illusions, car, si l'objection de conscience, service civil de vingt mois accordé à tout jeune homme qui en fait la demande, est appelée à disparaître au 1^{er} janvier 2003 en tant qu'objection au service national, restent six années pendant lesquelles les jeunes gens nés après le 31 décembre 1978 devront effectuer leur service.

Les milieux officiels ne cachent pas leur scepticisme à l'égard des associations d'objecteurs, dont la raison d'être ne survit que quelques années — même si, comme dit Guillaume Bertrand, du MOC, « l'objection au service national va disparaître, mais pas l'objection de conscience ».

Reste que la situation actuelle « réveille » les ardeurs associatives. Le Mouvement des objecteurs de conscience, qui revendiquait 300 adhérents jusqu'à l'annonce de la réforme du service militaire, il y a un an, n'en comptait plus que 80 en novembre 1996. Depuis que les associations doivent prendre les incorporés à leur charge, les effectifs sont remontés à 180 adhérents (4000 jeunes gens avaient obtenu le statut d'objecteur en 1991, 10 000 en 1995, 9 500 en 1996). Cette mobilisation risque de s'amplifier à la suite des incorporations les plus importantes, à venir en juillet, septembre et novembre.

Marie-Pierre Subtil

« L'Association des paralysés de France, qui est une de celles qui en ont accueilli le plus ces dernières années, a décidé de ne prendre aucun objeteur à compter de l'incorporation de mars »

Drass [directions régionales des affaires sanitaires et sociales] font pression en disant aux jeunes qu'ils vont devoir rejoindre une caserne », s'insurge Eric Sapin, secrétaire général du Comité de coordination pour le service civil (CCSC). Conférence de presse mercredi 12 mars, journée nationale d'action. Lundi 17 mars... A l'occasion des incorporations de la mi-mars, le Mouvement des objecteurs de conscience (MOC), en partenariat avec le CCSC — qui représente une trentaine d'organismes d'accueil —, a décidé d'alerter l'opinion pu-

disposition gratuite a des effets pervers ; le jeune risque d'être laissé à lui-même, son aide est dévalorisée », estime Claude Fomrojet, délégué interministériel à l'innovation sociale. Et d'expliquer que, si certaines directions régionales sont moins performantes que d'autres lorsqu'il s'agit d'aider les jeunes gens à se placer, « l'Etat doit prendre ses responsabilités, trouver des affectations ».

Le ministère doit instruire trois cents demandes d'agrément d'organismes d'accueil, ce qui aiderait

L'université de Tolbiac, partiellement occupée, a rouvert ses portes

Le campus était fermé depuis le 10 mars

LE CAMPUS de Tolbiac (Paris-13) a rouvert ses portes, jeudi 13 mars, après trois jours de fermeture non prévue dans le calendrier universitaire. Depuis lundi 10 mars, les portes de cette faculté implantée dans le 13^e arrondissement de Paris étaient closes, l'électricité coupée, le chauffage interrompu et les cours suspendus. La décision de fermeture des locaux avait été prise, vendredi 7 mars, par le président de l'université, Yves Jegouzo, après l'occupation jour et nuit d'un amphithéâtre par une cinquantaine d'étudiants se réclamant, pour certains, de la Confédération nationale du travail (CNT-anarchiste) ou du syndicat SUD, afin de protester contre la réforme Bayrou.

« Comme nous n'avons pas pu obtenir de la part de l'administration un local permanent pour organiser un point d'information sur le contenu de la prochaine réforme, nous avons décidé en assemblée générale de prendre de force un amphithéâtre et de l'occuper vingt-quatre heures sur vingt-quatre », expliquait Inacio, étudiant en première année de philosophie.

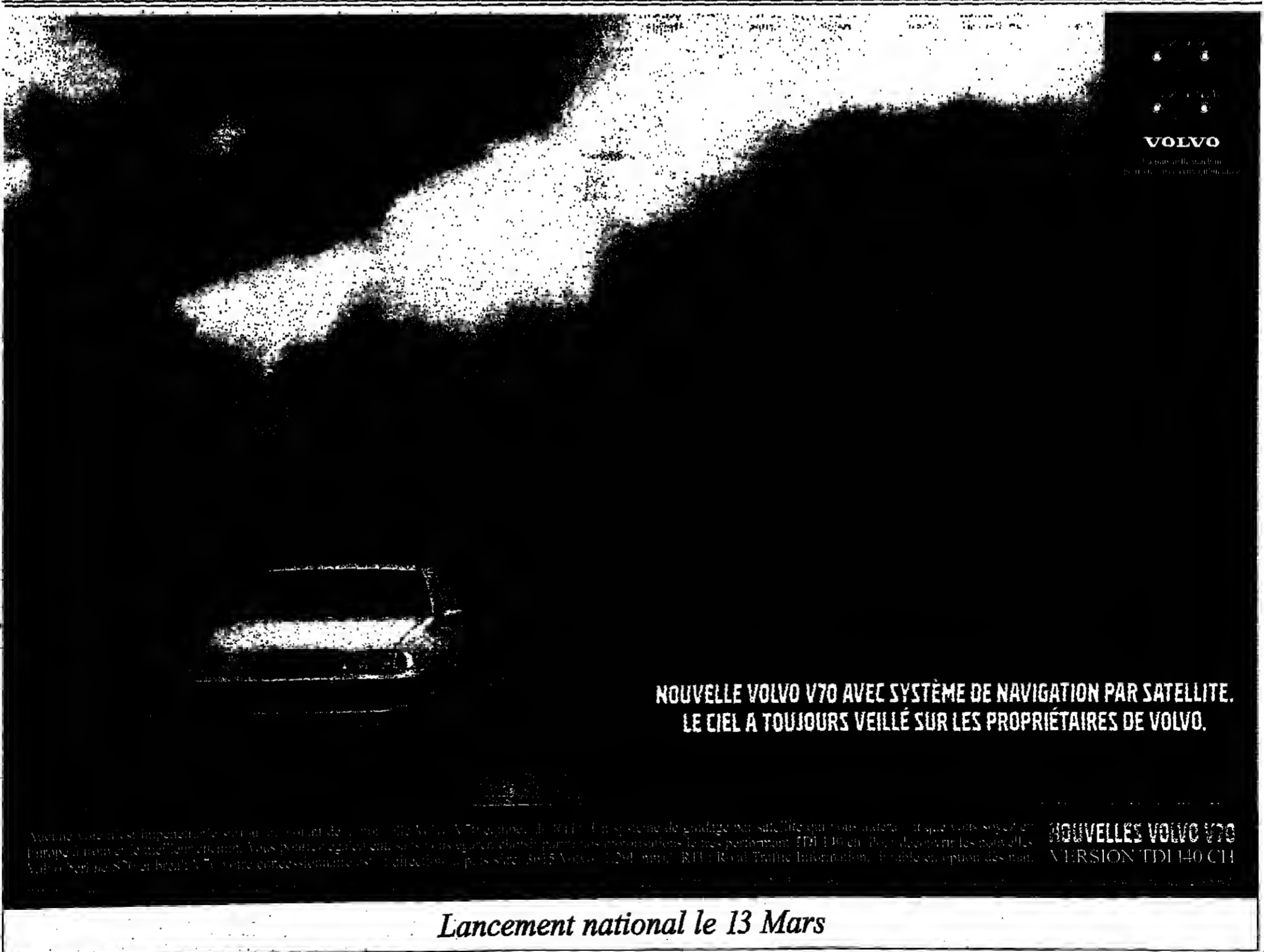
« RAISONS DE SÉCURITÉ » Mais Tolbiac n'est pas un campus comme les autres. Il se situe en une tour de vingt-deux étages où circulent quelque sept mille étudiants. « J'ai décidé de fermer pour des raisons évidentes de sécurité liées à un immeuble de grande hauteur et parce que des dégradations sont notamment intervenues sur des circuits d'alarme et des extincteurs », insiste M. Jegouzo. « On nous demande de gérer des bateaux ivres sans aucun moyen, alors je laisse voguer », sou-

pire le président, qui avait réclaté dès vendredi, sans l'obtenir, l'intervention des forces de police. Les étudiants contestataires, regroupés au sein d'un « comité de mobilisation de Tolbiac », nient toute dégradation des lieux. « En fermant la fac, ils ont cherché à dresser les étudiants les uns contre les autres », affirment-ils. Mercredi 12 mars, l'occupation avait pris une nouvelle tournure. Les membres du comité envahissaient le PC de sécurité de la faculté pour protester contre l'envoi de gaz lacrymogènes dans l'amphithéâtre occupé.

« Nous ne sortons qu'à condition que l'université soit rouverte et que cent copies du projet de réforme de Bayrou nous soient données », exigeaient les protestataires. « La réforme de Bayrou est une fumisterie qui ne répond en rien aux revendications budgétaires de l'hiver 1995 », s'insurgeait Basile, étudiant en histoire. « La semestrialisation est la porte ouverte à la sélection, sous couvert d'orientation, et les stages procureront de la main-d'œuvre à bon marché pour les entreprises », considéraient les membres du comité.

Jeudi 13 mars au matin, les portes du campus se sont rouvertes. Le comité veut poursuivre ses séances d'information dans l'amphithéâtre. Des partiels et une trentaine d'heures de cours ayant dû être annulés, M. Jegouzo n'exclut pas de prolonger l'année universitaire. Le président conteste la représentativité des étudiants de ce comité de mobilisation dans la mesure où « ils n'ont pas d'élus aux conseils ».

Sandrine Blanchard



VOLVO

NOUVELLE VOLVO V70 AVEC SYSTÈME DE NAVIGATION PAR SATELLITE. LE CIEL A TOUJOURS VEILLÉ SUR LES PROPRIÉTAIRES DE VOLVO.

NOUVELLES VOLVO V70 VERSION TDI 140 C14

Lancement national le 13 Mars

مكتبة الأهل

Porté par le succès d'« Aïcha », Khaled atteint sa maturité musicale à l'Olympia

Le chanteur de raï, qu'on n'appelle plus « cheb » (le jeune), entame une tournée en France

Cette semaine, l'Olympia fera salle comble pour accueillir la star du raï moderne. Fidèle à la célébration de l'ivresse amoureuse, Khaled a enrichi

ses racines sahariennes d'influences qui vont de la Jamaïque à la chanson française. Chanteur exceptionnel, il a enthousiasmé les spectateurs pa-

risiens comme il a récemment emballé le Top 50 avec *Sahra*, son dernier album, et son tube, *Aïcha*, signé Jean-Jacques Goldman.

KHALED à l'Olympia, 28, boulevard des Capucines, Paris 9^e. M^{me} Madeleine. Tél. : 01-47-42-25-49. Les 13, 14, 15 et 16 mars. 20 h 30 (dimanche à 18 heures). De 150 F à 180 F. Tournée : Strasbourg, le 18. Lyon, le 20. Grenoble, le 21. Toulon, le 22. Clermont-Ferrand, le 26.

A l'Olympia, où Khaled a été docteur jusqu'au 16 mars, la foule entre un peu plus lentement que d'habitude. Un service de sécurité fouille discrètement les spectateurs. Star mondiale de la musique algérienne, l'Oranais ne s'exprime que très rarement sur la situation de son pays. Mais le seul fait de chanter le raï, cette célébration de l'ivresse amoureuse et du spleen, peut apparaître à certains comme une provocation. Plusieurs artistes déjà l'ont payé de leur vie.

Le sourire éternellement éclatant du chanteur brave à lui seul les interdits religieux et ceux des doctrines militantes. Comme pour conjurer ces angoisses et partager

des envies de fête, Khaled entamera son récital en traversant son public. Si des familles entières sont assises au balcon, les plus jeunes se sont massés debout à l'orchestre. Micro à la main, le chanteur croise des enfants du Maghreb et beaucoup de visages plus pâles. Entre yongyous et vivats, la gent féminine impose bruyamment son enthousiasme. Depuis qu'en 1992 *Didi* a connu un succès planétaire, Khaled a rassemblé une audience bien plus large que celle habituellement rêvée par les artistes de world music. Au-delà de ce tube, le musicien arabe s'est construit une carrière et un répertoire qui ont brillamment profité des nouvelles technologies et des métissages.

Sorti il y a quelques semaines, *Sahra*, son album le plus récent, s'est déjà vendu à près de deux cent mille exemplaires, porté par l'impressionnante triomphe d'*Aïcha*, ritournelle signée Jean-Jacques Goldman, écoutée en France à plus d'un million de singles.

Dans un décor de cabaret oriental s'est installé un groupe de neuf musiciens, symbole de la maturité

de celui qu'on n'appelle plus *cheb* (« le jeune »). On pourra juger envahissant certains sons de synthétiseurs et guitare invitent au voyage. Les mélodies bédouines se marient aux saccades jamaïquaises, les pulsions funk ondulent sur une danse des sept voiles. Flamenco, calypso et variété française s'embrasent en une seule torche. La sophistication de ces mélanges n'empêche jamais sur leur efficacité intuitive.

Comme s'il avait toujours eu du mal à passer de l'étroussée des scènes de cabaret de ses débuts aux plateaux qu'implique aujourd'hui son statut de vedette, Khaled donne souvent l'impression de ne savoir quoi faire de son corps. Sur les planches, il se déplace avec maladresse, marche comme un canard ou danse à contretemps. Bredouillant, tout sourire, quelques remerciements, sa timidité ne lui laisse pas non plus le temps de dialoguer avec son public. Tout cela n'a finalement aucune importance puisque son chant a décidé de tenir tous les rôles.

Cette fois encore, son timbre voilé, sa rudesse villageoise nimbée de grâce princière, sa gouaille de titi oranais, ont transcendé chaque chanson et communiqué aux spectateurs l'envie de partager son enthousiasme. Pendant des morceaux de bravoure comme *Didi*, *N'ssi N'ssi* ou *Chebbi*, tout l'Olympia danse et frappe dans ses mains. La simplicité fédératrice d'*Aïcha*, seule chanson en français de son répertoire, permet aux fans de reprendre chaque mot en chœur. Au point que, au second rappel, Khaled cédera à la facilité de remettre le couvert.

Stéphane Davet

Les interrogations de l'opéra virtuel de Philippe Manoury, Michel Deutsch et Pierre Strosser

60° PARALLÈLE, Commande de l'Ircam et du Théâtre du Châtelet. Opéra de Philippe Manoury (musique), Michel Deutsch (livret) et Pierre Strosser (mise en scène). Patrice Cauchetier (costumes), Joël Hourbelgt (lumière). Avec Donald Maxwell (Rudy), Jean-Philippe Courtis (Wim), Hedwig Fassbender (Anja), Rie Hamada (Maria), Jean-Marc Salzmann (l'Homme au transistor), Marie-Thérèse Keller (l'Hôtesse) Ian Thompson (Docteur Wittkop), Menai Davis (la Femme), Leslie Stuck (technique Ircam). Orchestre de Paris, David Robertson (direction). **THÉÂTRE DU CHÂTELET**, 1, place du Châtelet, Paris 1^{er}. M^{me} Châtelet. 17 heures, le 16. 19 h 30, le 19. Tél. : 01-40-28-28-40. De 60 F à 400 F.

Passager d'un vol immobilisé dans un aéroport du nord du Canada, à la suite d'une tempête de neige, le Docteur Wittkop, qui transporte dans sa mallette le cerveau d'Einstein, est subitement pris d'un accès de fièvre intellectuelle. Il tient enfin la chute de la conférence qu'il prononcera sur la précieuse relique du savant : « Il y a vraiment de quoi s'interroger ! ».

Cette phrase, mise en relief par un personnage de *60° Parallèle*, vaut pour l'opéra tout entier. Pour son argument, qui s'attache au phénomène de l'attente, sans en fournir d'aboutissement, comme pour le rituel de sa création, amorcé dans une salle seulement pleine aux trois quarts et achevé sur une scène où le librettiste fait défaut à l'équipe des auteurs au moment de saluer le public. Des interroga-

tions, l'opéra de Philippe Manoury, Michel Deutsch et Pierre Strosser - paternité collective clairement revendiquée dans le programme - en a soulevé aussi par son mode d'expression. A commencer par son texte, nonchamment coulé dans des références anachroniques au théâtre de l'absurde, servi par une scénographie elliptique. « Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est faux ? Evidemment, le plus commode aujourd'hui est de prétendre que seul le faux est vrai. »

Ce qui est vrai, c'est que l'on se désintéresse autant de la rencontre fortuite d'un criminel de guerre (Wim) et de son poursuivant (Rudy) que de l'amour éprouvé par une femme (Anja) pour une autre (Maria) ; ce qui est aussi vrai, c'est que l'histoire de l'opéra regorge de chefs-d'œuvre lyriques composés sur d'indigents livrets mais *60° Parallèle* est-il bien un opéra ?

Assurément et ce, dès le *Prélude*, page dense, fourmillant de gestes intérieurs et globalement modelée comme une boule qui tourne sur elle-même en perdant de sa masse. De ces projections de matière, forgées comme des lames ou animées comme des essaims, se dégagera alors l'essentiel du drame. On ne le décryptera pas dans les parties chantées, intelligibles mais souvent un peu trop lisses. Comme pour Wagner, il faudra le saisir dans la fosse... si l'on veut bien appeler ainsi le Châtelet tout entier promu centre de diffusion de sons inouïs. Car plus que sur l'attente, la partition de Philippe Manoury joue sur l'attente, sollicitée dans l'immédiat par le brouillage des pistes à travers huit haut-parleurs, et à long terme, par les rouages d'un langage paradoxal.

Ainsi, d'une œuvre qui dure une heure et demie, l'on ne garde quasiment rien en mémoire - excepté le superbe nocturne d'où émergent deux piccolos et une mandoline - qui « s'annent » comme du Manoury. Tout objet sonore (note répétée, intervalle de tierce ou timbre de guitare rock) choisi par le compositeur, subit un traitement non pas esthétique mais dramatique. Le style de Manoury, finement virtuel, s'appréhende alors par l'esprit qui préside à la gestion du temps. Beaucoup ont dû le confondre avec l'efficacité du métier pour réserver la seule grande ovation de la soirée au steward David Robertson, chargé de l'assimilation de l'Orchestre de Paris à une zone de transit de sons propres à interroger. Instrumentaux, électroniques, ou mixtes ?

Pierre Gervasoni



Les actes du premier Forum du théâtre Européen et les rapports sur l'état du théâtre dans les différents pays d'Europe écrits à cette occasion sont parus en français et en anglais, édités par "La revue du théâtre/Actes Sud".



Cet ouvrage, dans sa première partie, est un vaste panorama des théâtres européens d'aujourd'hui, dressé au fil des rapports que leur consacrent les meilleurs spécialistes de plus de vingt pays. Puis, dans le cours du second volet ouvert par cette réflexion collective est interrogé le rapport de fascination, d'attraction, de rejet ou de défiance qui règne entre le Comédien, le Prince et le Spectateur et qui dessine les contours des enjeux universels du théâtre passé et à venir.

Les rapports ont été rédigés par Günther Rühle, Allemagne • Jacques de Decker, Belgique • Tsveta Sofronieva, Bulgarie • Me Lund, Danemark • Moisés Pérez Coterillo, Espagne • Riitta Seppälä, Finlande • Olivier Schmitt, France • Michael Billington, Grande-Bretagne • Anna Lakos, Hongrie • Fintan O'Toole, Irlande • Oliviero Ponte Di Pino, Italie • Edmunds Freibergs, Lettonie • Jurgis Giedrys, Lituanie • Kester Frericks, Pays-Bas • Tomasz Kubikowski, Pologne • Karel Kral, République tchèque et Slovaquie • Victor Scoradet, Roumanie • Tatiana Proskournikova, Russie • Diana Koloini, Slovaquie • Lars Ring, Suède • René Zahnd, Suisse.

Contributions aux débats de : Alexandre Adler, Daniel Bournoux, Jean-Paul Dollé, Jean Jourdeuil, Jacques Lassalle, James Mac Donald, Mikhail Shvydkoï et Daniel Sibony et interventions de : Sejer Andersen, Pol Arias, Manfred Beilharz, Johan Bengt Pålsson, Daniel Benoin, Pierre Corcos, Guido Davico Bonino, Kama Ginkas, Sakari Haukka, Alastair Macaulay, Jean-François Marguerin, Gérard Montassier, André-Louis Périnetti, Tatiana Proskournikova, Franco Quadri, Rudolf Rach, Jerzy Radziwiłowicz, Yasmina Reza, Jacques Rigaud, Risto Ruohonen, Olivier Schmitt, Riitta Seppälä, Tsveta Sofronieva, Andras Török, Iouri Volkov, Peter von Becker.

A l'initiative du Conseil Général de la Loire
présidé par Pascal Clément, en collaboration avec
la Convention Théâtrale Européenne
et la Comédie de Saint-Etienne (Centre Dramatique National),
le deuxième FORUM DU THEATRE EUROPEEN aura lieu
les 13, 14, 15 juin 1997 au Château de la Bastie d'Urfé,
et dans le département de la Loire en Rhône Alpes.



POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :
APPELER LE : TEL : 04 77 25 01 24
FAX : 04 77 41 96 34



du 4 mars au 5 avril
THEATRE OUVERT

J'étais dans
ma maison
et j'attendais
que la pluie
vienne

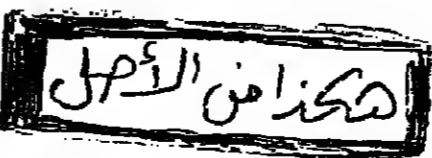
du jeudi au

LAGARCE

du jeudi au

NORDEY

01 42 62 59 49



Il veut d'abord être architecte, mais se passionne pour la poésie chinoise et pour la langue anglaise. Il devient professeur en province, une expérience pénible qu'il raconte dans *Batchan*, avec une ironie, et une dureté envers

« *... et de petite amie et vous, c'est moi-même dont une vitrine me renvoie le reflet !* » Désormais, sans relâche, il s'interroge sur l'écart entre les deux littératures, celle du Japon, qui se nourrit des rapports entre l'homme et la nature, de cette fusion, et l'autre, toute pétrée d'analyse psychologique et sociale. Il note que les Occidentaux s'étonnent des progrès accomplis par le Japon, mais il voit là en vérité l'expression de

« Les Occidentaux ont aimé le loudre et l'apparat. Il n'est que de voir le théâtre, la nourriture, l'architecture, la décoration; sur un autre plan, les étreintes des époux. Ce goût se reflète dans la littérature où ne brille nul éclat d'éloquence ou d'excellence. » Mais ces remarques combatives n'empêchent pas Sôsekï de sombrer dans la neurasthénie. De plus en plus, il a peur de tout, il cherche à se faire le plus petit possible, il s'enferme dans sa chambre, perd toute confiance en lui, il se sent menacé et devient agressif. Son moralisme, de surcroît, l'étouffe.

Il pense que son cerveau dégénère. La colère lui permet de résumer, de dépasser son complexe

En 1906, il publie *Oreiller d'herbes*, qui est le livre par lequel je crois qu'il faut aborder son œuvre, un roman qui fait penser à Rilke, par sa liberté et sa profondeur poétique. C'est l'histoire d'un peintre qui se retire quelque temps à la campagne pour réfléchir à son travail et à sa théorie de l'impassibilité nécessaire pour atteindre la beauté. Evidemment, il

Un peu plus loin, le peintre, tandis qu'on lui apporte son re-

* Les livres de Sôseki sont publiés en français par les éditions Gallimard pour *Je suis un chat* et *Le Pauvre Cœur des hommes*. Par Philippe Picquier pour *Sanshiro* et *Les Herbes du chemin*. Par Rivages pour *Oreiller d'herbes*, *A travers la Vie*, *Clair-Obscur*, *Le 210 jour*, et *Le Voyageur*. Par Le Serpent à plumes pour *Botchan* et *A l'équinoxe et au-delà*.

Dans la collection « Voyageur avec », La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, Maurice Nadeau vient de faire paraître *Holtes* en *Mandchourie* et en *Corée*, précédé de *Textes londoniens* (2012), et de *Les livres de Sôseki* (2013), traduits par Olivier Jannet et Elisabeth Suetsugu, et présentés et analysés par le professeur Yoshinobu Inoue, essayiste et critique à l'œuvre considérable qui est par ailleurs le père de la romancière Banana Yoshimoto.

(n° 2697), *Le Marin rejeté par la mer* (n° 1147), *Le Pavillon d'or* (n° 649), *Les Amours interdites* (n° 2570), *Le Tumulte des flots* (n° 1023), *Une soif d'amour* (n° 1788), *Après le banquet* (n° 1101), *La Mort en été* (n° 1948).

« Qu'est-ce qui simplifie la vie ? »

Un mot, parfois deux, résument la chronique d'une journée. Mot ordinaire, de l'ordinaire, de l'ivresse et de la souffrance. Entre nihilisme et paresse, le cœur caché du cinéaste Ozu

CARNETS (1933-1963)
de Yasujiro Ozu.
Traduit du japonais
par Josyane Pinon-Kawatake,
présenté par Alain Corneau,
éd. Alive, 796 p., 289 F.

En 1933, Ozu a trente ans. C'est que beaucoup considèrent comme l'un des plus grands cinéastes de tous les temps, et à qui nous devons les émotions pures de *Printemps précoce* ou du *Goût du saké* noté dans un petit carnet de poche, en date du 12 juin : « Le nihilisme que j'affichais en dehors de mon travail semble préoccuper certains. Penser que rien n'a d'importance en ce monde me tentait bien volontiers si cela simplifiait la vie... »

La question est : « Qu'est-ce qui simplifie la vie ? » Il y a un certain nombre de réponses (ou de réponses à contrario, ce qui revient au même) dans les trente-trois agendas rassemblés ici, et qui forment ce gros livre sur papier bible, au charme magnétique. Un charme qui doit beaucoup au travail de conception de Fobjet lui-même, à la typographie délicate, au papier, au format inhabituels.

C'est une sorte de journal objectif, le contraire de celui de Gide par exemple. Si trente ans de vie annotée au jour le jour tiennent dans ces huit cent pages, c'est que bien souvent la chronique d'une journée tient en un mot, ou deux ou trois : le mot « sieste », qui revient comme une petite blague ou ce reproche : « Moins de saké ! »

« Sieste » : cela veut dire des milliers de nuits d'insomnie, sur lesquelles il n'y a jamais une plainte. « Moins de saké », qui se dit aussi « penser à moins boire » ou « bu du saké toute la journée », c'est, en quelques syllabes, les douleurs et la lutte d'Ozu contre l'alcoolisme qui finalement le tuera.

On trouve encore, comme autant de petits cailloux qui jalonnent l'existence, comme autant de poin-

tilés qui, reliés entre eux, donneraient la clé d'un peu quel mystère, les scénarios, qui en général sont en panne, « n'avancent pas » et qui, à la fin, s'avèrent « d'une pauvreté consternante », le montage qui « fait apparaître les faiblesses de la réalisation avec autant de netteté que les symptômes d'une maladie », et les films qu'Ozu va voir.

Le travail a toujours l'air invisible, attaché à des journées de trahissances et de promenades, de maux de tête souvent, de somnolence, de mélancolie.

Il est deux choses qu'Ozu n'omet jamais de noter, qu'on soit en guerre ou en temps de paix, qu'il soit amoureux ou solitaire, en plein tournage ou en dépression, c'est son anniversaire, le 12 décembre, et ce qu'il a mangé : soupe parfumée, *tempura*, *mochi*, boulettes, porc mijoté à la bière, innombrables gâteaux, igname râpé au soja, châteaux au caramel, poulet *tori no tataki*, ou beignets d'huîtres.

Et la nuit quand le somnifère Dial n'a pas fait d'effet, il se relève pour se confectionner un petit riz au thé vert. Ce qui est une énigme et une merveille de la création artistique, c'est qu'au bout de toutes ces misères, de ces milliers de journées à ne rien faire, de toutes ces journées de rien, de toute cette fatigue, il y ait quinze films muets, dix-neuf autres qu'on a perdus, et dix-neuf films parlants. Je ne vois rien sur terre de plus réconfortant.

A ce propos, et c'est une des plus longues de ses notations, Ozu note en date du 18 février 1961, alors qu'il a cinquante-huit ans, et qu'il va bientôt mourir : « Maupassant a dit que le talent est le fruit de la patience. Je me demande à quel moment de son œuvre ou de sa carrière il a prononcé ces mots. Pour ma part, arrivé où j'en suis, je penserais plutôt que c'est la paresse qui engendre cette patience-là. »

Nihilisme des débuts, paresse de la fin. Tout cela est observé avec tant de douceur qu'on se sent entouré,



Ozu sur le tournage du film *Le Goût du riz au thé vert* (1952)

comme par les délicates attentions d'un ami. Ce qui suscite encore l'affection, c'est l'humour d'Ozu : « A l'holothurie rétractée dans l'eau glacée je ressemble », ou bien encore :

« J'ai beau me dire : écris un mélodrame, c'est comme si je parlais à un autre. Impossible de m'y mettre ! » Ce sont cette admiration et cette affection qu'exprime le texte introductif

d'Alain Corneau. Il y est enfin, et avec raison, question de la lumière, nuages et ombres, soleil et pluie, qui est le cœur caché de ces carnets.

G. R.

KYÔKO
de Ryû Murakami.
Traduit par Corinne Atlan,
éd. Philippe Picquier,
212 p., 120 F.

Il appartient à une génération intermédiaire : il a donc ouvert la voie. Amoureux des États-Unis et du sport, *tennis* ou *base-ball*, Ryû Murakami est parfois apparu comme un dilettante de la littérature. Le succès lui est tôt venu, avec *Bleu presque transparent* (republié dans la collection de poche du même éditeur). Ce fut, au fond, le premier grand succès de la génération la plus récente. Il avait vingt-quatre ans. Depuis, les livres (romans, reportages, journaux intimes) se sont succédé à un rythme soutenu. Avec *Kyôka*, le romancier propose le voyage aux États-Unis d'une jeune Japonaise à la recherche d'un « Latino » qu'elle a rencontré au Japon et qui lui a appris à danser. Elle découvre, au cours d'une enquête riche en rebondissements, qu'il est malade du sida. Elle finit par le retrouver et l'accompagne à l'hôpital chez sa mère dans le Sud. Plutôt « novellisation » d'un scénario (le tournage, par la réalisatrice Sarah Cawley, vient d'être achevé) que véritable roman, il s'agit là d'un portrait de femme touchant et l'un des premiers livres japonais sur le sida. Prudemment situé aux États-Unis.

R. de C.

De la page à l'écran

D'Ozu à Kurosawa, les cinéastes ont largement puisé dans la littérature classique et contemporaine

Ecole du nô pour Ozu, école du kabuki pour Kurosawa : les cinéastes nippons doivent beaucoup au théâtre japonais, mais ils se sont également énormément inspirés de la littérature nationale. Si Kurosawa doit une partie de sa notoriété occidentale à des films adaptés de Dostoevski, Gorki, Shakespeare (*L'Idiot*, *Les Bas-Fonds*, *Macbeth*), un conte du Moyen Âge (*Dans le four*) lui a fourni matière à l'un de ses chefs-d'œuvre : *Rashômon*, tandis que Shûgoro Yamamoto est à la source de *Barberousse* et de *Dodes'kaden*. Il y a énormément de Hayashi en Mikio Naruse, du Sôseki chez Ichikawa, du Kawabata chez Yoshida. Inoue, Mishima et Tanizaki ont fait l'objet de multiples adaptations cinématographiques. Ôé a fasciné Oshima, et Kenji Mizoguchi s'est abreuvé dans les livres de Saikaku (*La Vie d'O Haru femme galante*), Ueda (*Les Cortes de la lune vague après la pluie*), Mori (*L'Intendant Sanshû*) ou Ôoka (*La Dame de Musashino*).

DESTINS PARALLÈLES

Cependant, les deux mondes (celui de l'écrit et celui de l'image) ont toujours connu des destins parallèles. La notoriété des grandes œuvres de la littérature japonaise en France n'est pas liée à celle des grandes œuvres cinématographiques. Les Japonais se sont-ils mis à lire Ed McBain après *Entre le ciel et l'enfer*, de Kurosawa, et *Les Hauts de Hurlevent* après *Onimaru*, de Yoshida ? Les Français, eux, ont fait fête à quelques classiques des lettres japonaises... sans connaître les écrivains qui les avaient composés.

Ainsi, lorsque *La Femme des sables*, de Hiroshi Teshigahara, obtint le Prix spécial du jury au Festival de Cannes en 1964, l'œuvre de Kôbô Abe était inconnue. Le roman, à propos duquel on s'est mis à parler de théâtre de l'absurde en

référence à Beckett, ne fut traduit en France qu'en 1967 (chez Stock). D'un coup, Abe devenait aussi existentialiste, et l'on voyait ses héros (un entomologiste prisonnier d'une ogresse) comme les victimes d'un enfer sartrien, otages d'un univers fantastique, où la peau me se fait hypnotique, au fil du temps qui passe, tandis que la raison s'égare et que le sable craque sous les dents, crise sous les étreintes.

Le cas de Shichirô Fukazawa est différent. Il avait été traduit en France (par les soins de Bernard Franck, chez Gallimard) lorsque Shôhei Imamura décrocha la Palme d'or au Festival de Cannes 1983 pour *La Ballade de Narayama*. Cette œuvre avait d'ailleurs déjà été transposée à l'écran par Kinoshita en 1958. Elle s'inspire d'une légende paysanne, et dépeint le fatalisme serein d'une vieille dame très digne qui, à l'approche de ses soixante-dix ans, se prépare à se soumettre aux lois des divinités. La coutume veut qu'en ces terres misérables et primitives, on conduise les vieillards en haut de la montagne pour les abandonner aux vautours. Néanmoins, Fukazawa est toujours méconnu chez nous. Et pourtant, les mœurs barbares de Narayama, auxquelles il s'est intéressé, ne sont pas si exotiques que l'on pourrait le croire. On a signalé en Arabie l'existence d'un rocher millénaire d'où l'on précipitait jadis les impotents.

Jean-Luc Douin

* Bibliographie : *Cinéma et littérature au Japon de l'ère Meiji à nos jours*, Centre Georges-Pompidou, 1986. *L'iris feu* (Stock, 1997, offert par les libraires), recueil de nouvelles, dont la première, due à Masuji Inoue, est une première version de *Pluie noire* (Gallimard, 1972), qui a inspiré le film d'Imamura.

* D'autre part, signalons une rétrospective du cinéma japonais au Centre Georges-Pompidou du 19 mars au 29 septembre.

Le Café
littéraire
de la
Fnac

Le

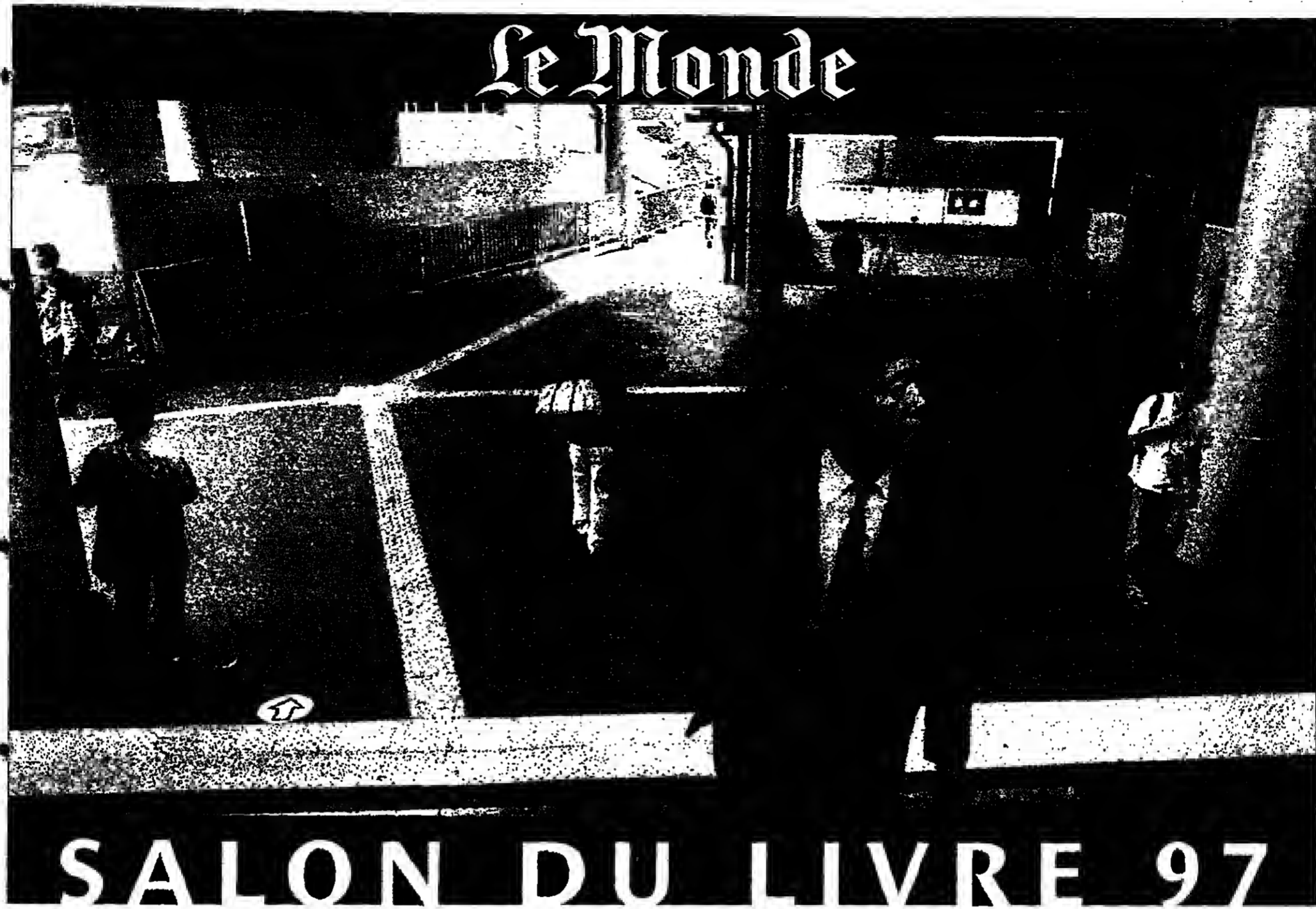


Rencontrez 100 écrivains
et buvez leurs paroles.

Consultez l'agenda des rencontres
sur Internet : <http://www.fnac.fr>

fnac

مكتبة النور



Le Japon vu d'un village

Le Prix Nobel 1994 s'exprime dans ce texte inédit en français à propos du devoir de résistance du romancier face à la société et à l'histoire

pas se fréquenter sans éprouver intensément un mépris mutuel et y décelait le début du XX^e siècle. Selon lui, la passion du désir vital, qui s'était soudain amplifiée récemment, avait provoqué l'effondrement du désir moral. C'était, selon lui, deux désirs, ancien et nouveau, qui entraînaient en conflit. Et enfin, il estimait que ce développement vertigineux du désir vital était un raz de marée venu d'Europe.

Il faut que ces deux facteurs trouvent quelque part un équilibre. Mais Daisuke était convaincu qu'on n'obtiendrait jamais un tel équilibre au Japon. Jusqu'au jour où le Japon chef pourrait se trouver économiquement sur un pied d'égalité avec les puissances européennes. Il se résignait à l'idée que de tels jours n'adviendraient jamais au Japon.

Par ailleurs, Sôseki évoque un « peuple malheureux en proie à un désir vital effréné » et parle de l'absence, en lui, de ce sens moral qui caractérise les Européens. Cette remarque, en particulier, ne vaudrait-elle comme critique à l'égard des Japonais d'aujourd'hui, sans qu'on ait besoin d'y changer quoi que ce soit ? Le « désir vital » des Japonais dans les années quatre-vingt-dix, c'est-à-dire le boom de la consommation d'aujourd'hui, a connu une explosion sans commune mesure avec celle des années dix. Elle est,

comme le note justement Sôseki, amplifiée par un « raz de marée venu d'Europe ». Un indice de ce phénomène est fourni par le déferlement de produits de luxe européens, de Tokyo aux moindres villes de province. Ce « désir vital » a pour terrain d'élection la masse anonyme des jeunes. L'achat du Rockefeller Center et des Tournesols de Van Gogh n'a pas provoqué de mouvement d'hostilité populaire envers ces spéculateurs (il n'a pas donné, non plus, il est vrai, aux Japonais, l'illusion d'accroître leur fortune) ; mais chacun sait que ce « désir vital », qui satisfait la population au niveau le plus élémentaire, trouve son expression suprême dans cet agissement des capitaux japonais aux Etats-Unis et en Europe.

Il y a un point sur lequel la clairvoyance de Sôseki devait être définitivement mise en défaut : contrairement à ce que son héros se résignait à croire, le jour où « le Japon chef pourrait se trouver écono-

Kenzaburô Ôe

miquement sur un pied d'égalité avec les puissances européennes » est bel et bien venu. Pourtant l'équilibre entre le « désir vital » et le « désir moral » demeure bancal au Japon. Les nombreuses misères qui critiquait Sôseki se sont radicalisées. Il y a eu le désastre de la guerre du Pacifique, développement logique de la guerre sino-japonaise qui avait provoqué des ravages en Asie : ce désastre allait aboutir lui-même aux bombes atomiques de Hiroshima et de Nagasaki et à la dévastation des grandes villes à commencer par Tokyo. Après quoi, on a assisté à la reconstruction de l'après-guerre et à la rapide croissance économique. Mais la modernisation du Japon a implacablement conduit les Japonais à une misère fondamentale. C'est là que la prophétie de Sôseki se confirme avec une redoutable justesse.

« GUÉRIR »

Un événement réel de mon existence - la naissance d'un enfant atteint d'une difformité à la tête - a donné lieu à une thématique de longue durée : la vie commune avec un fils handicapé mental. Cela devait faire, par la suite, planer une ombre sur mon univers romanesque.

J'ai ainsi publié une série d'essais et mené parallèlement des actions sociales, autour des victimes de la bombe atomique de Hiroshima et de Nagasaki, et autour du sens que revêt la vie à l'ère nucléaire. Il deve-

naît pour moi essentiel de porter sur ces problèmes le regard d'un homme qui vit avec un enfant handicapé. Dans sa famille, l'enfant handicapé possède le pouvoir de « guérir ». Cela m'a amené à concevoir une fonction analogue qu'exerceraient les victimes de la bombe sur la société malade de l'ère nucléaire. Je ne puis m'empêcher de souhaiter ardemment que la guérison de toute notre société ou plutôt de l'humanité de la planète entière soit l'œuvre des victimes de la bombe atomique qui, en ce moment, à Hiroshima et à Nagasaki, prennent la parole - tout âgés qu'ils sont - et s'activent pour la suppression des armes nucléaires.

J'ai écrit de nombreux romans avec l'idée de reconstruire une culture originale dans un village qui, à la périphérie du Japon, est indépendant du centre que constitue Tokyo et lui est même opposé. Cela va de la conception de l'univers, de la mort et de la vie, fondée sur la régénération, aux modes d'existence les plus concrets.

En réalité, même dans ce village au fond d'une forêt, sur l'île de Shikoku, la culture standardisée du centre impose son pouvoir. Tout ce que je puis faire, pour mener une résistance contre la culture centrale qui, effectivement, domine les périphéries japonaises, c'est de proposer une alternative, au niveau des mythes et des coutumes ethnologiques. Mon œuvre romanesque

n'est rien d'autre que le processus de cette fabrication, comme en témoigne *MT et l'histoire des merveilles de la forêt*.

Le système impérial qui semblait avoir perdu tout pouvoir politique ou social après la défaite de la guerre du Pacifique est en train de recouvrer peu à peu des forces comparables à celles de l'avant-guerre. La seule différence, c'est que les Japonais de nos jours n'acceptent plus la théologie politique d'avant-guerre qui identifiait l'empereur au dieu unique. Or, dans le rite *dojokai* qui symbolise son intronisation, l'empereur est clairement représenté comme le membre d'une lignée qui descend directement de Dieu, ce qu'admet le gouvernement aussi bien que le peuple.

D'autre part, d'après la Constitution d'après-guerre, l'empereur n'est plus le chef suprême d'une armée que, de toute façon, le Japon n'est plus en droit de posséder. Là aussi, en réalité, le Japon possède des forces armées importantes. Non seulement, le pouvoir conservateur, inébranlable, domine ces forces armées, mais il est agencé de telle sorte qu'il porte l'empereur comme une autéole.

C'est à cause de cette évolution de la société d'après-guerre que Mishima a appelé au coup d'Etat des forces d'auto-défense, qui ne sont rien d'autre qu'une crypto-armée japonaise, et qu'il a commis un suicide. C'est tout cela qu'il faut

considérer en arrière-fond de l'incident célèbre, impliquant cet écrivain qui mettait au centre de sa pensée le projet de replacer l'empereur au cœur de la culture japonaise. (...)

De ce fait, cette thématique de la culture périphérique et mon univers romanesque - qui repose sur les mythes et la transmission orale populaires, en opposition avec le système impérial - risquent de devenir encore plus isolés. Et en même temps, j'ai l'impression que cet isolement rend plus clair, en tout cas à mes yeux, mon microcosme littéraire. Je dois reconnaître que moi, ou plutôt ma littérature et moi, bien que nous ayons fait entendre une voix de résistance face à l'orientation rétrograde de la société d'après-guerre, nous ne sommes pas parvenus à posséder une force directrice qui pourrait refouler une telle évolution.

Tandis que le monde se trouve à un grand tournant, le Japon aussi est sur le point de marquer de nets changements. En de telles circonstances, quel peut être le travail d'un romancier ? Le compte y réfléchir et creuser la question avec un sentiment d'urgence inégalée. (Traduit du japonais par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty.) Copyright : Editions Gallimard pour la traduction française.

Ce texte, extrait d'une conférence prononcée en octobre 1992 dans plusieurs pays scandinaves, fait partie d'un recueil à paraître.

CHRISTOPHE BATAILLE

Le Maître des heures

roman

Grasset



« Un roman quasi parfait. François Nourissier de l'Académie Goncourt. Le Figaro Magazine »

مكتبة الأمل

